

Gudbergur
Bergsson
Deuil

Métailié



Je ne dors jamais. Je ne veille pas non plus. Je me vois, allongé dans mon lit, quelque part entre le sommeil et la veille.

L'eau chuchote dans la bouilloire.

Lorsqu'il se réveille le matin, il demeure un moment immobile. Avant de se coucher, au petit matin, il se met des boules Quies dans les oreilles et avale un somnifère.

Son regard reste rivé au plafond, presque comme s'il était mort.

Bientôt, ses yeux se mettent à vaciller. Il tend alors une main vers la table de chevet, se cogne au réveil et regarde le cadran. Puis le revoilà gagné par la torpeur. Bientôt, il s'anime à nouveau et promène ses yeux dans la pièce. Il consulte le réveil, sans savoir si le jour s'est enfin levé ou si c'est encore la nuit.

Ses yeux vacillent.

Comme il n'ôte pas les boules Quies de ses oreilles, il n'entend aucun bruit.

Ce qu'il voit est l'environnement dans lequel il vit depuis des dizaines d'années et, malgré cela, il ignore

où il se trouve. Il lui faut longtemps pour le comprendre. Comprendre qu'en réalité, cela n'a aucune importance. Son unique perception se résume à cela : il est vide. Il ne ressent plus la faim. Il se sent vide à l'intérieur, en proie à un malaise d'origine imprécise. Tout se confond en apathie, somnolence et silence. En dépit de son épuisement, il n'a pas envie de mourir. Il souffre d'un entêtement à vivre qui tient plus de l'habitude que d'un véritable désir.

Il a la bouche sèche, mais ne trouve pas le verre d'eau à côté du réveil sur la table de nuit. Il oublie alors le verre comme sa soif. Puis il rote : "Voilà, il est libéré." Son esprit est traversé par quelque chose qui ne constitue pas précisément une pensée. Vient ensuite une autre impression : "Il doit se libérer d'un second poids."

Il ne rote pas une seconde fois. Il ne se libère pas de ce second poids.

Son visage est figé. Il a dormi sur le côté, la joue pressée contre l'oreiller ; des rides et des plis marquent sa peau.

Quand ses poumons se plaignent, il se tourne sur le dos et se frotte les yeux.

Il croit maintenant comprendre où il est : chez lui, à l'endroit qu'il occupe habituellement dans la chambre à coucher, mais il a oublié depuis combien d'années il vit ici. Il fixe ces murs qui ne l'intéressent plus. Pas plus que le monde. Bien qu'il ne désire pas mourir, il lui arrive souvent de souhaiter être mort ou de se dire qu'il devrait l'être depuis longtemps. Il

devrait avoir disparu de ce monde. C'eût été dans l'ordre des choses.

Il en va autrement pour lui : plus il vieillit, plus il s'accroche à la vie, même s'il ne fait rien pour prolonger la sienne.

Un instant, il promène ses yeux sur la pièce, puis se tourne à nouveau sur le côté droit, tend un bras vers la table de nuit, cherche le réveil à tâtons et regarde les aiguilles. Il ne devrait pas avoir à le faire, il sait qu'il se réveille toujours à la même heure, alors qu'il est plus de midi pour le commun des gens. Autrefois, quand il allait au travail, il ne se réveillait jamais avant la sonnerie. Ces années-là, il se couchait fatigué. Aujourd'hui, elle ne retentit plus, il se réveille, se rendort et dort tout son soûl sans pour autant se soustraire à aucune obligation.

Tout est calme. Il n'entend pas un bruit. C'est l'été, la lumière emplie la chambre.

Il se garde de dormir sur le côté gauche. Quand il le fait, il entend le battement sourd de son cœur et s'imagine qu'il pourrait s'arrêter subitement. En général, il évite également de porter son regard sur la moitié vide de ce lit désormais trop grand pour lui. Au souvenir des mots que sa femme lui a dits alors qu'elle était allongée là, il ôte les boules Quies de ses oreilles. Cela prend un certain temps, elles sont difficiles à attraper. La chaleur corporelle ramollit la cire qui glisse loin dans le conduit auditif. Mais il finit par y parvenir.

Le murmure de la rue lui emplit la tête.

Le voici maintenant à peu près réveillé. Le bruit n'est pas fort par comparaison avec ce silence, mais il est signe de vie et de mouvement.

Il se racle tout à coup la gorge. Il parvient à faire remonter un crachat dans sa bouche, puis hésite, ne sachant pas s'il doit le ravalé ou se lever pour aller jeter un œil à la fenêtre et boire quelques rayons de la lumière du jour. Dès qu'il sera debout, il ira jusqu'à la fenêtre et ravalera son crachat.

Un échafaudage est placé sur le mur de la maison d'en face. On pose un double vitrage isolant tout neuf à l'une des fenêtres. Il ne comprend pas pourquoi ces gens se donnent cette peine. Le couple qui habite là est aussi vieux que lui et pourrait finir ses jours sans changer de fenêtres. En outre, le mari et l'épouse sont sourds, ils n'ont besoin d'aucun double vitrage pour s'isoler. Il connaît parfaitement la question.

Hier, les ouvriers chargés de la pose ont eu une brève conversation avec lui quand il les a interpellés depuis le trottoir où il s'était arrêté.

– Les gars, vous changez les fenêtres chez des gens qui n'entendent même pas le son de leur propre voix.

Les hommes ont ri en passant sur leurs narines leur pouce recouvert d'un gant de travail.

Ils étaient jeunes et lui ont conseillé de faire changer les siennes, elles étaient vermoulues : en mettre de nouvelles donnerait de la valeur à son habitation s'il voulait la vendre.

– Ce sont des fenêtres de fabrication suédoise, le système d'ouverture protège les enfants de tout risque de chute, a déclaré le premier.

– Et que ne ferait-on pas pour la sécurité des petits ? a complété le second.

Cela ne l'a pas troublé qu'ils puissent tenir de tels propos au vieillard qu'il était ; leurs paroles lui ont toutefois semblé stupides en ce qu'elles attestaient d'une méconnaissance de la vie. L'espace d'un instant, il s'est dit qu'il ne serait peut-être pas idiot de s'offrir de nouvelles fenêtres afin de ne plus entendre la circulation : ainsi, il serait débarrassé de ces bouchons d'oreille. Mais en y réfléchissant à deux fois, il lui est apparu que s'il n'entendait pas le bruit des voitures, le murmure de la vie ne lui parviendrait pas non plus. Les boules Quies étaient un moindre mal par comparaison au double vitrage, d'ailleurs on pouvait les mettre et les retirer à volonté, ce qui n'était le cas des fenêtres.

Voilà ce qu'il a répondu aux ouvriers, qui ont rétorqué avec un rire :

– Vous ne manquez pas de sens pratique.

À l'époque où il était jeune, la vie grouillait partout. Ce quartier encore récent abritait une kyrielle d'enfants, d'ouvriers et d'employés. Avec le temps, il se transforma en un lieu où vivaient des gens qui avaient réussi dans la vie grâce à leur courage et à leur sens de l'économie. Certains étaient même devenus commerçants, bien que la plupart d'entre eux se

soient contentés d'être artisans. Ils avaient toutefois continué à engendrer une ribambelle d'enfants, comme les couples d'ouvriers. Lorsque le quartier était encore neuf, seules des herbes éparses et maigres poussaient dans les jardins, aujourd'hui ornés de plantes décoratives, de grands arbres aux larges couronnes dont les branches ployaient sous leur propre poids. Désormais, les épaules des habitants tombaient également, voûtées qu'ils étaient par la vieillesse. Cette dernière avait ses bons côtés. Maintenant que la plupart d'entre eux étaient vieux et retraités, ils menaient, tout comme les lieux, une existence paisible, sans être importunés par les gosses en bas âge. L'animation et les fêtes bien arrosées avaient déserté les foyers. Ceux qui étaient assez robustes ou avaient la santé nécessaire pour boire et mener une vie de fête se faisaient rares. Ils considéraient avoir atteint la maturité et, aujourd'hui, les raisons qui, dans le passé, les avaient poussés à boire ou à fumer leur échappaient.

Il faut à la fois être en bonne forme et manquer de bon sens pour mener une vie dissolue, affirmaient-ils.

Il lui semblait parfois étrange d'être vieux au point d'avoir été le témoin de l'évolution des lieux, d'avoir vu la végétation des jardins s'éveiller et les voisins disparaître un à un. Les maisons étaient mises en vente juste après l'inhumation. La plupart étaient achetées par des jeunes au comportement aussi fantaisiste que déplaisant. Nombreuses étaient les fenêtres dont personne ne tirait jamais les rideaux. Cela s'appliquait surtout à la partie ouest du quartier, la plus prisée des intellectuels.

Pour une raison imprécise, les malades mentaux remplaçaient souvent les défunts dans la partie est. La municipalité achetait les maisons et les petits immeubles afin de les héberger. Les vieux qui vivaient encore chez eux peinaient à joindre les deux bouts et continuaient plus ou moins à occuper les abords de la rue la plus passante, aux endroits les plus bruyants. Mais leur nombre diminuait constamment. Beaucoup d'entre eux avaient perdu leur conjoint et se retrouvaient seuls. Parfois, et à son grand étonnement, des pleurs d'enfants lui parvenaient depuis telle ou telle maison qu'il pensait encore habitée par une vieille femme. Les sanglots indiquaient qu'elle était morte ou que la famille l'avait placée en maison de retraite afin de pouvoir vendre. La transaction avait échappé à son attention. La nuit, les pleurs des nourrissons se mêlaient souvent aux cris des malades mentaux ou des drogués. Il savait qu'on ne pouvait plus s'offrir sa promenade du soir sans courir de risque. Les vieux étaient dévalisés, y compris en plein jour. Et même s'ils déposaient plainte, ce à quoi ils se risquaient rarement par peur des représailles, cela ne servait à rien. Les auteurs de l'agression étaient relâchés dès qu'avait été dressé le procès-verbal des actes commis. Se plaindre était inutile.

Les plus anciens habitants du quartier avaient atteint cet âge où personne ne vous écoute plus vraiment. Les médecins eux-mêmes ne prêtaient aucune attention à leurs misères, considérant sans doute qu'il était inutile de gaver des vieillards de médicaments afin de prolonger l'existence de ceux qui n'avaient plus aucune vie devant

eux. Les médecins différaient toutefois des jeunes qui avaient emménagé dans le quartier : polis, ils prenaient votre tension. Il continuait d'ailleurs d'aller consulter le sien, pas afin de soigner son malaise persistant, mais plutôt de se prouver qu'il avait raison, en dépit de ce que disait son docteur : il était anormal d'entendre les battements de son cœur quand on mettait des boules Quies ou encore lorsqu'on s'enfonçait un doigt entre les côtes. Le matin, il avait la voix rauque ; l'homme de l'art s'était contenté de sourire en lui prescrivant quelques placébos. Or il savait très bien que son enrouement ne provenait ni de quelque infection ni d'encombres dans la gorge, mais de la solitude. Cette voix rauque n'était qu'un corollaire du vieillissement. La vieillesse avait un second corollaire, celui qui consistait à ne jamais dire la vérité, à ne pas se l'avouer, y compris à soi-même, mentalement. Ce sont deux choses entièrement distinctes que de se mentir à soi et de mentir aux autres. Il ne parvenait pas à l'expliquer autrement que par une manière de jeu de cache-cache auquel se livrait la vérité. Il y a dans le mensonge souvent plus de vrai que dans la vérité elle-même. Voilà une planche de salut, un viatique, utile jusqu'à votre dernier jour.

Il lui arrivait souvent de jouer au docteur comme le font les enfants afin de donner le beau rôle aux médecins en les autorisant à démasquer le mensonge dans ce jeu de cache-cache. Il déclarait alors :

– Je n'ai plus personne à qui parler, ma femme est morte et ma voix ne reprend pas sa tonalité naturelle même au cours de la journée.

– La voix des vieillards se met à trembler et à chevrotter s'ils n'ont pas d'interlocuteurs, achetez-vous donc un chien, conseillait alors le médecin.

– Ce qui tremblote en moi, c'est plutôt la vanité et la futilité des choses, répondait-il.

– Essayez de vous parler à vous-même comme si vous étiez un chien, puis aboyez-vous l'un sur l'autre, poursuivait son moi médecin.

– Si je croise quelqu'un de ma connaissance tôt le matin, l'intéressé me dit : tu es enrhumé ? Et je lui réponds : je n'ai pas de rhume, mais simplement la gorge enrouée. Il déclare alors : l'air est sans doute trop sec dans ton appartement, tu devrais t'offrir un humidificateur.

– La plupart des gens pensent que tout s'arrange en consommant, mais l'origine du mal de gorge n'a le plus souvent rien à voir avec le fait qu'on n'a pas acheté assez d'objets au cours de sa vie, observe le médecin imaginaire.

Il sourit, se lève, lui tend la main et prend congé.

La consultation en cabinet d'une durée réglementaire de dix minutes s'achève.

Quand la porte se referme derrière lui, il passe aux toilettes, plonge son regard dans la glace et aboie plusieurs fois, pas trop fort, afin que personne ne l'entende dans la salle d'attente. Ces aboiements ne sont pas véritablement adressés au visage reflété par le miroir, mais il n'empêche qu'il aboie. Il le fait souvent chez lui. Ces aboiements sont une automédication personnelle dont il connaît bien l'inutilité.

L'âge venant, on comprend beaucoup de choses qui nous échappaient jusqu'alors – pour peu que la mémoire ne flanche pas trop –, or souvent cette dernière déraille tellement qu'on entre dans la tombe aussi innocent et naïf qu'à la naissance.

Il s'attarde un long moment devant le miroir et aboie.

Lorsque j'étais jeune, j'appréciais beaucoup mon oncle âgé qui vivait seul et avait perdu trois épouses. J'ai entendu dire qu'il avait eu de la chance de leur survivre à toutes. Je le croisais de temps à autre par hasard et engageais la conversation afin de le voir se livrer à sa gymnastique labiale. Il exécutait toujours quelques mouvements avec ses lèvres avant de parler. Et une fois qu'il avait prononcé sa phrase, il recommençait le rituel, comme pour bien percevoir l'arrière-goût des mots. J'avais remarqué que les mouvements qui agitaient ses lèvres avant et après étaient exactement semblables, ce qu'ils étaient également pendant qu'il parlait. On aurait dit qu'il avait tout synchronisé dans sa bouche : les lèvres, les mots et la langue. Cela m'amusait beaucoup, au point de me sembler risible, or aujourd'hui, je prends garde à ce que la même chose ne m'arrive pas. On doit apprendre des autres afin de ne pas devenir comme eux sauf dans les domaines les plus appropriés, et qui correspondent à notre nature propre – secrète. C'est ce que j'appelle l'auto-éducation. Sans doute est-ce l'atavisme qui nous pose le plus de problèmes, mais vivre, c'est apprendre, et ce

jusqu'au dernier jour. Je ne parviens pas à m'imaginer qu'un de mes jeunes neveux puisse engager la conversation avec moi pour se moquer d'un vieil homme ridicule à ses yeux.

L'oncle considérait avoir souffert dans la vie, surtout à cause des violences invisibles infligées par ses épouses successives, ces violences ordinaires qui ne laissent ni bleus sur le corps ni œil au beurre noir contrairement à celle, tout en dureté, et physique, qu'infligent les hommes. Mais en dépit de son air de chien battu qui n'échappait à personne, il n'a jamais recherché la compassion de quiconque.

Parce qu'à la longue, la compassion devient également une torture pour celui qui la reçoit, par exemple, de la part de ses proches. En outre, celui qui se révèle trop à ses proches se rend la vie presque insupportable tout autant qu'il pourrit celle des autres. Ensuite, il lui est difficile de replonger dans sa souffrance pour supporter son calvaire avec résignation, et en silence. La souffrance est élastique. Elle enveloppe tout comme un filet de caoutchouc qui étouffe la joie, et pourtant elle exerce sur nous une étrange fascination, tout autant que le bonheur de vivre.

Il se disait qu'il avait déjà rempli la bouilloire et qu'il n'était pas bien grave qu'il somnole un peu en attendant que l'eau chauffe, il serait réveillé par le

clic qu'émettrait l'appareil quand il s'éteindrait de lui-même.

Plongé dans son demi-sommeil, il se faisait la réflexion qu'en ce moment précis, la population mixte que ce quartier autrefois récent abriterait à l'avenir était en cours de formation : de vieux couples qui disaient peu à peu adieu à la vie et des jeunes gens détraqués qui vivaient en concubinage, occupant les appartements de vieillards décédés la veille après que leurs parents avaient fait repeindre les pièces et poser du parquet pour chasser la puanteur de la vieillesse. Tout autour se dessinait ensuite un cercle de malades mentaux, ce groupe que la société de bien-être engendrait et qui bénéficiait de prérogatives aussi visibles que souhaitables. Il s'imaginait les limites de ce cercle bordées par le boulevard périphérique de Hringbraut.

Les malades mentaux et les misérables ont le pouvoir de transformer les rêves secrets de tout un chacun en réalité, y compris ceux des valides et des bien-portants ; du reste, en chaque être humain sommeille le désir d'être irresponsable et de se livrer à tout ce qui lui vient à l'esprit, sous l'étendard victorieux de la maladie :

Nous sommes tous de pauvres types.

“La plupart des gens ne rêvent-ils pas d'être admis à l'hôpital, choyés par les médecins et les infirmières, sans être gravement malades, et encore moins à l'article de la mort, mais simplement alités ? Ne

rêvent-ils pas de bénéficier d'un droit de sortie en ville pour la journée et de rentrer à la tombée de la nuit pour se glisser dans un lit frais et propre ?" se disait-il.

Il avait conscience que, quel que soit le type de cohabitation qu'adoptaient les gens, la vie commune se résumait tôt ou tard aux efforts qu'on devait consentir pour tolérer l'autre tout autant que soi-même.

Pas plus que dans les autres domaines, on n'apprend dans celui du couple, par expérience ; on se voit parfois simplement contraint d'adapter son comportement. Autrefois, on parlait de châtement divin, mais la plupart des échecs sont dus à l'entêtement et l'assassine certitude en vertu de laquelle l'un décide qu'il a le droit de s'épanouir quoi qu'il advienne, aux dépens de l'autre.

Ainsi en est-il de notre incapacité et de notre désir conjugués à être autre chose que nous-mêmes.

"Mon analyse n'est pas plus idiote que n'importe quelle autre, pensait-il. De toute façon, tout essai d'analyse n'est qu'imbécilité."

Il se remit sur le côté, à nouveau vaincu par la torpeur.

Dans son demi-sommeil, il entendait l'eau de la bouilloire frémir. Tout à coup, il eut l'impression d'être arrivé dans la cuisine.

Mais l'instant d'après, il comprit qu'il était toujours dans son lit. Il décida d'attendre que l'eau soit chaude, ensuite il se lèverait pour aller à la cuisine.

Le murmure de la bouilloire l'apaisait et, pour couronner son plaisir, il ne manquait plus qu'entre dans la chambre une jeune infirmière vêtue de blanc qui soulèverait la couette afin de prendre sa température en lui disant d'une voix douce, comme le faisait sa mère :

– Tiens-toi tranquille une minute, mon petit, il ne faudrait pas que le thermomètre se casse et que tu te retrouves les fesses pleines de mercure.

Il décida de rester allongé encore une minute et demie, l'eau ne semblait pas pressée de chauffer ; il sentait le thermomètre froid dans son anus.

“L'eau est d'une nature paresseuse, se dit-il. Selon quelle proportion entre-t-elle dans la composition du corps humain ? Tous les hommes sont constitués à quatre-vingts pour cent de paresse.”

“Je dois constamment me coucher et ce, plusieurs fois par jour. Je m'allonge d'autant plus souvent que ma vie se prolonge. Parfois, je me retrouve presque épuisé après m'être assis sur le bord du lit. Mon corps n'est plus que l'ombre de ce qu'il était. Après cet effort, je dois souvent me recoucher. Je ne suis pas plus solide que ça. Et dès que je me recouche, j'entends à nouveau le bruit de la bouilloire électrique. On dirait qu'elle n'est pas dans la cuisine, sur la table à côté du grille-pain, mais à l'intérieur de ma tête.”

Cette eau ne va-t-elle donc jamais bouillir ?

Il était contraire à l'habitude d'orienter sa cuisine vers le sud. Dans la plupart des maisons, les fenêtres de cette pièce-là donnaient au nord. Mais pas dans la nôtre. À côté on trouvait les toilettes. Les autres pièces devaient profiter de la lumière, surtout si l'habitation comptait un salon double. La chambre conjugale donnait à l'est afin que le couple puisse refaire le lit ensemble à la lumière du jour et aux premiers rayons du soleil levant.

Quant aux enfants, le côté ouest leur était réservé, dans la direction du soleil couchant, du reste, ils étaient jeunes et, en tant que tels, ils rayonnaient.

C'était là une règle d'or.

Une recette du bonheur qui s'appuyait sur des données climatiques.

Tous deux étaient d'accord pour placer la cuisine au côté sud de manière à ce que la lumière et le soleil, qu'ils soient intenses ou non, hiver comme été, printemps comme automne, réjouissent la maisonnée pendant les repas. Orienter au nord cette pièce de la maison où la famille passe la plupart de ses meilleurs moments était contraire à tout bon sens et attestait d'un manque d'optimisme. Leur chambre à coucher devait en revanche donner dans cette direction parce que y compris les jeunes qui vivent leurs premières années de bonheur conjugal n'y passent que la nuit et qu'il n'est pas gênant que les fenêtres soient au nord

tant qu'elles sont munies d'un double vitrage ; en outre, qu'importe qu'on soit plongé dans le noir lorsqu'on ne fait que dormir.

Il s'était toujours plu dans la cuisine, même lorsque, après le décès de son épouse, il s'était retrouvé seul. Quand il était encore vaillant, assis à la fenêtre et plongé dans l'obscurité du soir, il observait la vieille femme qui, dans la salle de bains de la maison d'en face, s'apprêtait à se mettre au lit. Chez elle, cette pièce était orientée au nord, conformément à la coutume. Sans doute était-elle veuve. Il s'étonnait de constater que, plus elle avançait en âge, moins elle prenait la peine de dissimuler sa nudité alors qu'elle se coiffait, toujours en sous-vêtements. Pour quel prétendant se faisait-elle donc belle : l'ange de la mort ? Venait-il, comme le fait un amant régulier, de lui téléphoner pour lui dire : "Tiens-toi prête, j'arrive dans dix minutes" ?

Après qu'il eut commencé à s'intéresser à elle, il se mit assidûment, sans vraiment se l'avouer, à épier çà et là. Il essayait de scruter l'intérieur de quelques fenêtres voisines, mais finissait invariablement par ne regarder qu'elle tandis que, la chair en émoi, parcourue de décharges électriques désagréables, il la transformait en une jeune fille qui se serait exhibée devant un vieillard. L'âge et la négligence de cette femme lui inspiraient du dégoût, or voilà maintenant qu'il s'était, lui aussi, mis à se dévêtir, certain que personne ne le

voyait aller et venir constamment en slip. Peut-être était-ce également ce que la vieille femme avait cru. Elle était décédée de longue date et une plus jeune l'avait remplacée.

L'appartement n'avait pas figuré bien longtemps à la rubrique immobilière des journaux. Il fallait en déduire qu'il n'existait aucun désaccord entre les héritiers. La nouvelle occupante, plutôt jeune et toujours vêtue d'un pantalon noir ajusté, appartenait à la catégorie de ceux qui ne mettaient jamais de rideaux à leurs fenêtres et s'éclairaient à l'aide de lampes placées au ras du sol plutôt que de lustres. Elle souffrait d'une évidente fièvre. Peut-être n'avait-elle pas de mari, à moins que ce dernier n'ait pris la fuite. Manifestement incapable de rester chez elle, elle passait son temps à sortir fumer sur l'escalier, l'oreille collée à son téléphone portable, avant de rentrer, puis de ressortir à nouveau pour porter quelque chose à la poubelle.

Cette femme possédait un chihuahua qu'elle ne supportait pas. Elle le jetait dehors à la moindre occasion, peut-être en guise de représailles, et le réprimandait si vertement en anglais que, même si les voisins ne comprenaient pas la langue, le sens du propos ne pouvait leur échapper. Au lieu de prendre la fuite, plus elle le grondait et l'expédiait dans le jardin, plus l'animal s'accrochait à elle. Il aboyait vigoureusement, sans doute simplement pour la forme, s'il n'obtenait pas la chose qu'il convoitait, laquelle était impossible à déterminer. Bien que le chien semblât buté, sa nature profonde était servile. Quand on lui montrait sans

ambiguïté qui commandait à la maison – ce n'était pas lui, mais la femme – et que ses aboiements et autres hurlements échouaient à lui attirer la compassion qui donne un pouvoir non seulement aux chiens, mais également aux hommes, la pauvre bête se précipitait, désespérée, aux quatre coins du jardin. Parfois, elle y errait en hurlant tout ce qu'elle savait ; la femme feignait de ne pas l'entendre, ne prenant même pas la peine de fermer ses fenêtres.

L'eau chuchotait dans la bouilloire. Il continuait de somnoler et de s'observer vaguement, plongé dans sa torpeur, comme depuis l'intérieur de ce chuchotis, revêtant tour à tour sa propre apparence et celle d'un autre : un homme marié deux fois, deux histoires différentes.

Il avait suivi pendant un certain temps les démêlés entre sa voisine et son chien, surpris de constater qu'aucun des occupants des maisons alentour ne cherchait à porter secours à l'animal. Sans doute les gens redoutaient-ils cette impressionnante anglophone en pantalon noir ajusté, même si le chien, d'ailleurs également noir, bénéficiait de toute leur compassion.

Témoin des traitements qu'elle infligeait à l'animal jour après jour, semaine après semaine, il finit par en avoir assez, prit son courage à deux mains et contacta la Société protectrice des animaux afin de la dénoncer.

Il refusa de décliner son identité et quand il lui apparut clairement qu'on ne le prenait pas au sérieux à cause du caractère anonyme de son appel, il s'adressa à la police, donna son nom et expliqua qu'il était insupportable que personne n'agisse. Quelques jours passèrent sans que rien ne se produise. Enfin, un inconnu s'approcha de la maison. Il le vit gravir lentement les marches – sans doute venait-il faire quelques remontrances à propos de l'animal. La femme ne l'invita pas à entrer et le prit de haut. Elle lui dit en islandais avec un accent américain que personne n'avait le droit de forcer la porte des gens.

– J'en sais quelque chose, j'ai vécu assez longtemps en Californie pour être au courant ! argumenta-t-elle.

La loi à ses côtés, elle resta campée sur le pas de sa porte, clamant si haut et fort les droits de l'individu en vertu des conventions internationales que ses mots résonnaient à travers le quartier.

Il n'en perdit pour ainsi dire aucun, bien qu'il commençât déjà, à l'époque, à devenir sourd. Il l'entendit expliquer, afin de se défendre, même si elle n'avait aucun besoin de le faire, qu'elle était l'unique propriétaire du chien et qu'aux États-Unis, les animaux étaient autorisés dans les quartiers résidentiels ; cela dit, il était évident qu'ici, en Islande, elle était en butte aux préjugés et au harcèlement, qui concernaient également son chien.

– C'est une véritable honte ! s'exclama-t-elle.

Le visiteur répondit quelque chose et elle referma sa porte. Après cet événement, on ne l'aperçut pas